

Vialatte écrivain de la débâcle

Aurélien d'Avout - *La France en éclats. Écrire la débâcle de 1940, d'Aragon à Claude Simon* - Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2023.

L'historien Éric Alary, qui s'est fait connaître avec une somme sur *La Ligne de démarcation* (2003), a publié en 2010 *L'Exode. Un drame oublié*, renouvelant l'historiographie de cet événement traumatique, trop négligé depuis le livre pionnier de Jean Vidalenc (*L'Exode de mai-juin 40*, PUF, 1957). Il s'agit en effet, dit-il dans sa conclusion, de l'une de « ces hontes nationales qu'il a fallu recouvrir d'un voile », d'autant que « les élites ont aussi fui avec la foule ». Mais il ajoute aussitôt que « comme souvent, c'est surtout la littérature qui a relevé le gant¹ » et mentionne plusieurs auteurs, Rebatet et Céline, Colette et Irène Némirovsky, Simenon et Yves Gibeau (*Les Gros Sous*, 1953).

D'une thèse soutenue en 2020 sous la direction de Jean-Louis Jeannelle², un jeune chercheur, Aurélien d'Avout, a tiré (ce n'est pas si courant) un beau livre qui vient de paraître aux Impressions nouvelles de Bruxelles, *La France en éclats. Écrire la débâcle de 1940 d'Aragon à Claude Simon*. Lecteur attentif d'Éric Alary, il a précisément voulu étudier de près « l'extrême fécondité littéraire à laquelle cet épisode historique a donné lieu » (p. 5), établissant un corpus de quinze œuvres, qui reflètent à ses yeux « la diversité des expériences vécues » (p. 10). Trois écrivains surtout, qui tous trois ont combattu, sont au cœur de son étude, Aragon, Julien Gracq et Claude Simon. Mais Alexandre Vialatte figure en bonne place auprès d'eux, avec Simenon ou Némirovsky, ou encore (ce qui surprendra sans doute quelques lecteurs...) Boileau-Narcejac, pour *D'entre les morts*, le roman dont Hitchcock a tiré *Vertigo*. Ajoutons qu'Aurélien d'Avout convoque aussi, ponctuellement, de nombreux auteurs trop dédaignés par l'Université, comme Lucien Gachon, l'ami d'Henri Pourrat et de Vialatte, dont il confronte le roman *La Première Année*³ à *Un balcon en forêt*.

Pour ordonner ce foisonnement, en dresser, en quelque sorte, la cartographie, il a choisi de « porter les catégories d'analyse de la géographie littéraire sur le terrain de l'histoire [...] en prenant pour objet premier la représentation de l'espace national » (p. 17). En effet, presque tous les récits « mettent en évidence une dynamique de dépossession » : dans le chaos de la débâcle, repères spatiaux et temporels se dérobent. Une telle expérience met à mal les représentations de l'espace national intériorisées par les personnages, qui « peinent à articuler leur savoir scolaire avec la traversée concrète du territoire en guerre » (p. 19). Il leur faudra donc se livrer à un travail de réappropriation, en édifiant, comme Saint-Exupéry, une « patrie intérieure » et en recomposant leur mémoire des événements.

¹ Éric Alary, *L'Exode*, Perrin, 2010, p. 409-411.

² Jean-Louis Jeannelle est l'auteur (entre autres) d'un important essai, *Écrire ses Mémoires au XX^e siècle : déclin et renouveau*, Gallimard, 2008.

³ *La Première Année* est paru en 1943 au Sagittaire, dans la collection « Campagne » dirigée par Henri Pourrat – à laquelle Vialatte aurait dû donner un livre sur le cheval ; il a été réédité par les Éditions du Miroir (Clermont-Ferrand, 1996). Rappelons aussi que cette même année 1943, Horizons de France ont publié un beau livre, *Visages de l'Auvergne*, auquel ont collaboré Gachon, Pourrat et Vialatte.

Tout lecteur du *Fidèle Berger* reconnaîtra la pertinence d'une telle approche ; aussi bien, d'Avout consacre-t-il quelques-unes de ses pages les plus inspirées à ce roman (on parlerait sans doute aujourd'hui d'« autofiction »...) rédigé par Vialatte dès l'été de 1942, dans sa retraite de Saint-Amant-Roche-Savine⁴. Le plus long développement se situe dans la deuxième partie (p. 179-286) et porte sur un passage en effet trop peu étudié, que d'Avout désigne comme « une scène de contemplation cartographique ». À la fin du livre, Berger pénètre dans l'appartement de sa tante Nancy (qui sans doute transpose celui de la tante Lucie de Vialatte, morte en 1932), certain d'y trouver une carte de France. Mais alors que les anciennes représentations (scolaires) du territoire et de son œuvre coloniale, plongées dans l'ombre, restent invisibles, Berger éclaire d'une allumette la carte d'« une France hâtivement dessinée [...] et coupée brutalement à la hauteur du ventre par une démarcation qui limitait deux zones » – cette ligne qu'il a franchie en passant le pont à sa sortie de l'asile⁵ –, « une carte qui n'était qu'un vague renseignement, et un renseignement funèbre⁶ ».

Le commentaire de d'Avout est d'une parfaite justesse : « Cette représentation », écrit-il, « matérialise le traumatisme proprement viscéral vécu par le brigadier [...], lorsqu'il avait senti “au fond de sa peau la France se déchirer tout du long, tout du long, avec un bruit d'étoffe qui craque⁷” [...] ». La vision d'une France balafmée, scindée en deux, apparaît d'autant plus funèbre qu'elle renvoie le brigadier à sa propre scission, au dédoublement psychique dont il a été victime au cours de la guerre. » (p. 183). En effet, Vialatte qui au début de juin 1940 écrivait à sa femme Hélène : « Le pays vous entre dans la peau », a intériorisé l'effondrement de la France, qu'il a vécu, littéralement, comme une *dépression* de tout son être. En 1947 il devait encore écrire, dans un texte sur Kafka resté longtemps inédit : « Nous avons vu [la France] se déchirer par morceaux. Nous avons entendu au fond de notre cœur les longs craquements de son étoffe. Nous avons senti dans nos os chaque coup de ciseaux qui l'amputait⁸ ».

D'Avout rappelle que Vialatte a « toujours manifesté une sensibilité particulière à la culture scolaire républicaine », qu'il a reçue des « hussards noirs » à « l'école annexe » de Toulouse⁹. *Le Fidèle Berger* prend ainsi, au cœur même de *La France en éclats*, une valeur exemplaire, et les amis de Vialatte ne pourront que se réjouir de voir un chercheur, familier des auteurs « canoniques » du XX^e siècle (Aragon, Gracq, Simon...), mettre ainsi en lumière un écrivain dont la notoriété n'est pas encore (d'Avout en convient) à la hauteur de ses qualités littéraires, et l'un des récits les plus poignants que la guerre de 1940 ait inspirés.

Bien sûr, on désirerait aussi que, dans la première partie du livre, une place plus importante fût faite au brigadier Berger, qui perd tous ses repères pendant la marche

⁴ Peut-on apporter une ou deux précisions ? À la p. 180, il est question d'un « retour » de Vialatte à Saint-Amant-Roche-Savine, alors qu'il n'y a jamais vécu avant 1942 ; de même, s'il a été fait prisonnier le 16 juin 1940, il n'a pas été « conduit en Allemagne » comme le suggère une phrase de la p. 10, mais dirigé vers le *Frontstalag* de Besançon, puis rapidement transféré à l'Hôpital installé dans le lycée Pasteur de cette ville et enfin enfermé à l'asile psychiatrique de Saint-Ylie. C'est en « vainqueur » qu'il reverra l'Allemagne en mai 1945.

⁵ L'asile de Saint-Ylie, où Vialatte a été interné, se situait dans la périphérie de Dole, ville qui était traversée par la ligne de démarcation. Celle-ci suivait le cours de la Loue : voir le film de Claude Chabrol, *La Ligne de démarcation* (1965), qui s'ouvre et se clôt (tragiquement) sur le pont au bout duquel Vialatte a retrouvé Hélène le 7 février 1941.

⁶ *Le Fidèle Berger*, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », p. 260-261.

⁷ *Ibid.*, p. 37.

⁸ « Traduit de l'inconnu », *Mon Kafka*, 10/18, 2001, p. 20.

⁹ On peut rappeler au passage que sous la plume de Péguy la métaphore des « hussards noirs » ne désigne pas les instituteurs, comme on le dit couramment, mais les élèves-maîtres des « écoles annexes » rattachées aux École normales à partir de 1881.

interminable des soldats captifs, et plus encore peut-être à leur arrivée dans la ville où, pendant l'autre guerre, il avait passé le baccalauréat et manqué se noyer : « Ce n'était plus lui qui marchait, mais un autre, il ne savait qui », écrit Vialatte ; et encore : « Berger ne croyait plus ce qui se passait. [...] Il chercha à se raccrocher à des réalités que lui offrit le souvenir au gré d'une mémoire bégayante¹⁰ ». Mais d'Avout note, p. 155, qu'il doit « faire face à la dissolution troublante de sa conscience du temps » ; et il reconnaît dans les errances de Lamourette, à la fin de *La Dame du Job* (dont Vialatte a repris la rédaction à la fin de la guerre), un remarquable exemple de « désorientation spatiale » (p. 210-211). Peut-être la lecture de *La Maison du Joueur de flûte* aurait-elle également permis à d'Avout d'enrichir le rapprochement qu'il propose entre Vialatte, Claude Simon et Robbe-Grillet, trois « entrepreneurs de labyrinthe » qui se sont inspirés de Kafka (p. 235-241) : c'est en effet au retour de la guerre (« le casque me faisait encore mal¹¹ ») que le narrateur du plus kafkaïen de ses romans se retrouve, au cœur du « vieux pays » familier, devant une maison labyrinthique dont il ne peut franchir le seuil, alors qu'elle lui appartient – allégorie de sa mémoire et de son œuvre...

Mais ce serait décidément trop exiger, d'autant que d'Avout fait encore référence aux souvenirs disparates de Berger (le « vieux pays », l'Égypte...) au titre des « contre-espaces du passé » élaborés par les soldats captifs, bien que dans son cas ils « n'aident pas le sujet à se reconstruire » (p. 305-306). Et nombre d'autres passages de son livre invitent à relire Vialatte, alors même qu'ils sont consacrés à Claude Simon, par exemple, ou à Aragon : les errances (spatiales et temporelles) de Berger et de Georges, le héros de *La Route des Flandres*, offrent bien des similitudes (sans parler de la place des chevaux, et des chevaux morts, dans la guerre du soldat Vialatte) ; pour Berger aussi, les époques se superposent, comme dans les romans d'Aragon¹², et il se souvient de la Grande Guerre, bien que lui ne l'ait pas faite... Même, l'allégorie de la France meurtrie et libérée que d'Avout reconnaît avec brio dans le roman de Boileau-Narcejac (p. 197-201) trouverait sans doute des échos dans l'œuvre de Vialatte – du *Fidèle Berger* à *Camille et les Grands Hommes*...

Ceux des amis de Vialatte qui s'impatientent de le voir si souvent réduit à ses qualités d'humoriste et de chantre de l'Auvergne, ont donc cette année des raisons de se réjouir : avec l'essai de Philippe Berthier sur ses rapports avec Dieu (et le diable), le livre d'Aurélien d'Avout devrait puissamment contribuer à transformer son image, et à le faire reconnaître pour l'un des grands témoins du XX^e siècle.

¹⁰ *Le Fidèle Berger*, op. cit., p. 29 et 36-37.

¹¹ *La Maison du Joueur de flûte*, Livre de Poche Biblio, p. 94.

¹² Entre autres beaux passages, signalons les p. 133-136, sur le « télescopage des époques » dans *La Semaine sainte*.